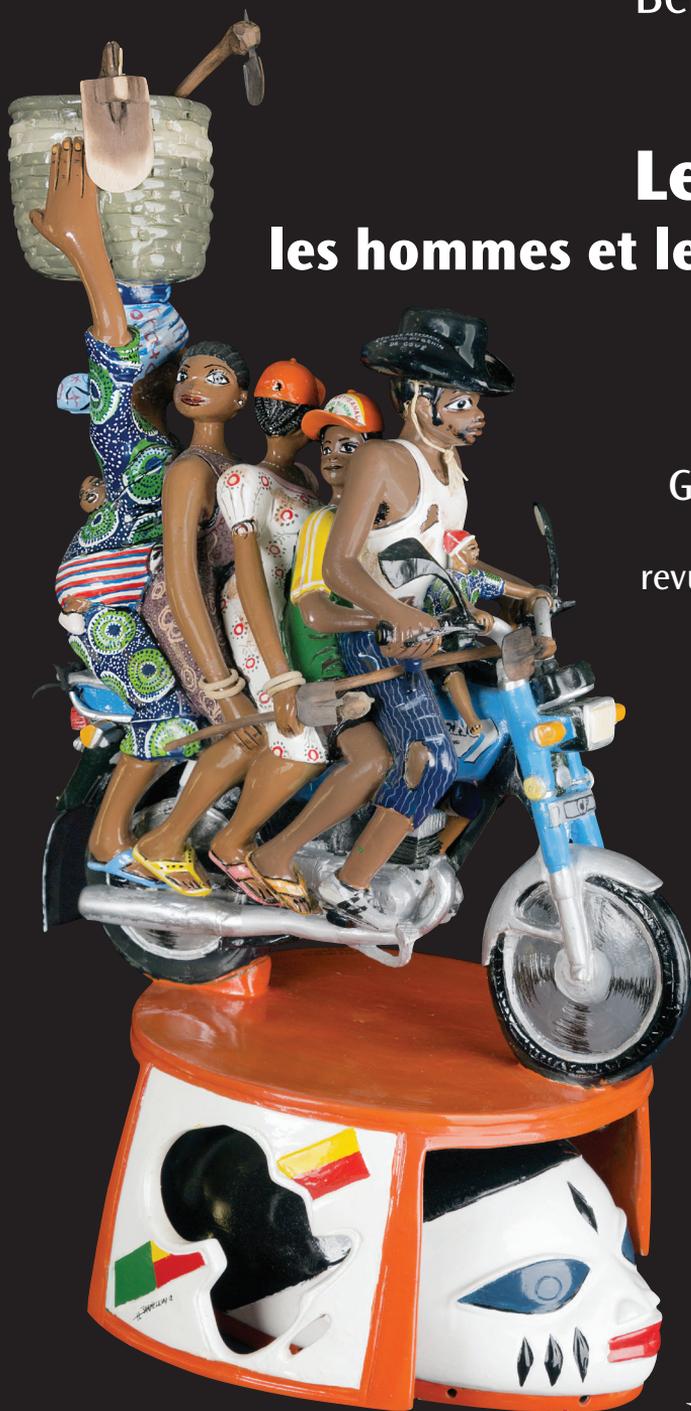


Bernard PASSOT

Le Bénin, les hommes et leur milieu

Guide pratique
5^e édition,
revue et augmentée



L'Harmattan

Le Bénin,
les hommes et leur milieu

Bernard PASSOT

Le Bénin,
les hommes et leur milieu

Guide pratique

5^e édition, revue et augmentée

L'Harmattan

Du même auteur

- *TOGO, les hommes et leur milieu, Guide pratique*, 1988, 208 p, épuisé.
- *TANZANIE, TANGANYIKA, ZANZIBAR*, 4e édition 2000, 335 p.

© **L'Harmattan, 2016**
5-7, rue de l'Ecole-Polytechnique, 75005 Paris

<http://www.harmattan.fr>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-343-08330-8
EAN : 9782343083308

Superficie	112 620 km ²
Population : 10,5 M en 2014 ; prévision 2020 : 11,3 M, avec une forte densité dans le Sud étroit.	
Taux de croissance de la population 2,98% en 2009 ; 2,81% en 2014.	
Population urbaine (2014)	43,51%
(2014) Population < 15 ans	42,50%
Population > 65 ans	2,89%
Espérance de vie à la naissance (2013)	59 ans
Taux global de fécondité : 6,6 (1970) ; 6,7 (1990) ; 5,4 (2008) ; 5,04 (2014)	
Taux d'alphabétisation des adultes (2010)	42,4%
Taux de fréquentation dans le primaire 2008-2012	♂ : 72,1% ; ♀ : 68,1%
PIB/habitant (2014), en USD	890 \$
Taux de croissance réelle du PIB (2014)	6,5%
RNB/habitant (en USD 2011)	1 726 \$
Inflation (2014)	-1,1%

Les agriculteurs comptent pour 50% environ de la population active, mais participent pour moins de 36% du PIB.

Respectivement : secteur secondaire, 10% et 14% ; secteur tertiaire, 36% et environ 50%.

Indicateur de Développement humain : 0,484 (2008) ; 0,476 (2013) ; le Bénin était classé en 2013 au 165^e rang sur 182 pays.

Organisation administrative : douze départements subdivisés en communes (voir p. 9) et en arrondissements pour ce qui concerne les grandes villes.

Régime présidentiel, décentralisé. Aux élections de 2016, l'homme d'affaires Patrice Talon, 57 ans, l'emportait sur Lionel Zinsou, le Premier ministre du Président sortant, Thomas Boni Yayi. La durée du mandat présidentiel est de 5 ans. Le Parlement siège à Porto-Novo, la capitale politique, et ne compte qu'une seule chambre.

Le Bénin compte 59 ethnies (recensement de 2002).

Pratiques religieuses (2002) : adeptes des religions traditionnelles : 17,3% ; musulmans : 24,4% ; chrétiens : 42,8% – dont 27,1% de catholiques.

Sources : Commission UEMOA, *Institut national de la statistique et de l'analyse économique, Banque de France, UNICEF, Banque Mondiale* – accessibles par www.izf.net/ ; *CIA World Factbook* ; *IMPETUS Atlas du Bénin* ; statistiques-mondiales.com/benin.htm ; donnees.banquemondiale.org/pays/benin/ ; <http://perspective.usherbrooke.ca/bilan/tend/BEN/fr/SP.URB.TOTL.IN.ZS.html/> ; [http://hdr.undp.org/sites/default/files/hdr14-report-fr.pdf/...](http://hdr.undp.org/sites/default/files/hdr14-report-fr.pdf/)

Mon intention première était de guider le lecteur dans des escapades au Togo, notamment dans les “niches culturelles” partagées entre les deux pays. Cela aurait dû en particulier nous conduire à Atakpamé (qui accueillit jadis des Yoruba au bout de leur migration), à Aného, capitale des Gen (ou Mina), dans la montagne kabiyè, particulièrement intéressante les jours de marché, ou encore chez les Tamberma, si proches des Bè-Tammaribè... Je voulais même vous emmener le long de la frontière ghanéenne (Badou, Kpalimé), dans un milieu de plateaux, de forêts et de cacaoyères.

J’y ai renoncé pour plusieurs raisons :

– Les parcs nationaux béninois sont infiniment plus riches que la pauvre Kéran togolaise.

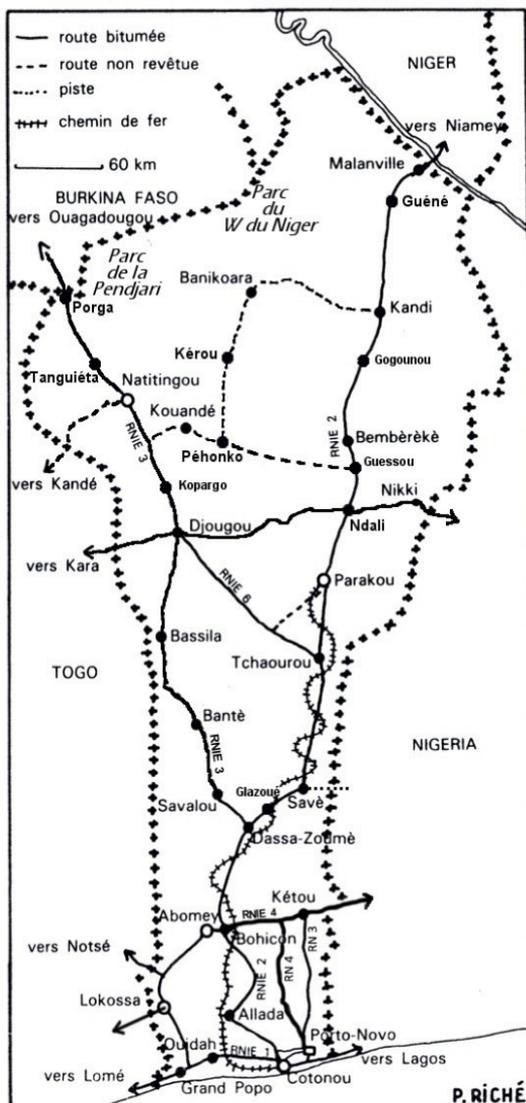
– Je suis particulièrement attaché aux sociétés de masques d’origine yoruba, toujours très vivantes au Bénin. Cela dit, le Togo ne manque pas de richesses culturelles, aussi bien dans la région littorale que dans l’*hinterland*. Je vous emmènerai d’ailleurs à Lomé, à la recherche de revendeurs d’“antiquités” et de galeries d’art contemporain.

– La réglementation compliquée des visas dits des “pays de l’Entente” ne facilite pas le louvoyage d’un pays à l’autre.¹

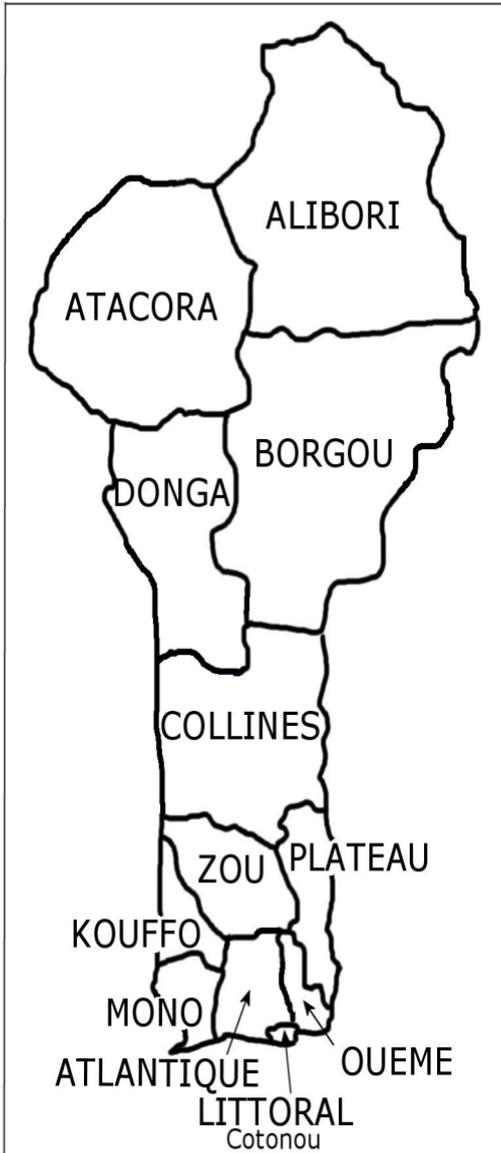
J’invite le lecteur à consulter mon propre site, www.passot-guides.com. Il y trouvera d’une part les liens internet grâce auxquels il approfondira les sujets abordés ici et d’autre part les **informations pratiques** (hôtels, restaurants, transports...) que je n’ai pu faire figurer dans cet ouvrage.

¹ Voir p. 333

VOIES DE COMMUNICATION



Départements



- **Alibori** : Banikoara, Gogounou, Kandi, Karimama, Malanville, Ségbana
- **Atacora** (Atakora) : Boukoubmé, Cobly, Kérou, Kouandé, Matéri, Natitingou, Péhunco, Tanguiéta, Toucouthoua
- **Atlantique** : Abomey-Calavi, Allada, Kpomassé, Ouidah, Sô-Ava, Toffo, Tori-Bossito, Zè
- **Borgou** : Bembèrèkè, Kalalé, N'Dali, Nikki, Parakou, Pèrèrè, Sinendé, Tchaourou
- **Collines** : Bantè, Dassa-Zoumè, Glazoué, Ouèssè, Savalou, Savè
- **Donga** : Bassila, Copargo, Djougou, Ouaké
- **Kouffo** : Aplahoué, Djacotomey, Dogbo, Klouékanmè, Lalo, Toviklin
- **Littoral** : Cotonou
- **Mono** : Athiémè, Bopa, Comè, Grand Popo, Houéyogbé, Lokossa
- **Ouémé** : Adjara, Adjohoun, Aguégué, Akpro-Missérété, Avrankou, Bonou, Dangbo, Porto-Novo, Sèmè-Kpodji
- **Plateau**² : Adja-Ouèrè, Ifangni, Kétou, Pobè, Sakété.
- **Zou** : Abomey, Agbangnizou, Bohicon, Covè, Djidja, Ouinhi, Zagnanado, Za-Kpota, Zogbodomey

Ces **77 communes** sont elles-mêmes subdivisées en **villages** – ou **quartiers**, s'agissant des villes, voire **arrondissements** à Cotonou et dans les autres grandes villes du pays.

² Il n'est pas fait mention de ce département, dans l'ouvrage : ses communes sont regroupées avec celles de l'Ouémé, dans une entité géographique, correspondant d'ailleurs à l'ancien découpage administratif, tantôt désignée sous le nom d'Ouémé, tantôt sous celui de Bas Ouémé.

Introduction

Depuis la fin des années 80 le Bénin surmonte, par la voie de la démocratie, le sous-développement et les divisions résultant d'un passé tourmenté.

Jusqu'à la "Conférence nationale", qui se tenait en 1990, le pays du *Vodun* et de la divination ne connaissait à peu près, en matière d'experts, que des ethnologues. D'un coup il a vu déferler journalistes et économistes de tous pays et de toutes organisations internationales.

La démocratie a mis un pied au Bénin, avec la décentralisation et le partage du pouvoir qui l'accompagne. Croisons les doigts pour qu'il n'y ait pas d'accroc, parce qu'un État de droit se renforçant avec les ans profite au bien-être de chacun et à toutes les activités. Y compris au tourisme.

*

Cet ouvrage vous invite à découvrir un pays également riche de sa nature et de ses cultures. Un pays qui pourrait être une inépuisable source de frustrations pour le voyageur curieux ! Par exemple, la frustration de ne pas comprendre les rituels religieux dont il arrive fréquemment que l'on soit le témoin, ou la signification des *lègba*, des autels et des couvents qu'on rencontre à tous les carrefours...

Je souhaite que, malgré les simplifications auxquelles je n'ai pu échapper, cet ouvrage apporte quelques lumières sur des sujets réputés difficiles. En deux mots, je souhaite, par exemple, que le visiteur ne côtoie pas une forêt sacrée sans la voir, qu'il n'achète pas un masque ou une statuette sans avoir quelques idées sur sa fonction...

*

Que cherche-t-on en voyage ? La nature, les rencontres avec des personnes vraies, la réponse, encore, à certaines questions. Si vous vous intéressez aux religions, par exemple, soyez sûr qu'au Bénin vous serez servi. Si vous êtes attiré par les arts, vous aurez tout autant de satisfaction.

On peut aussi voyager en cherchant autour du monde des réponses aux problèmes de notre temps, et aux questions que l'on se pose sur l'avenir

de notre planète. Alors on ne peut s'exonérer de rencontrer l'Afrique et les Africains. Là encore le Bénin répond à une attente : vous y verrez et comprendrez, dans de bonnes conditions, les mécanismes de la mondialisation, le matraquage des cultures dominantes, via le satellite, les frustrations et l'acculturation qui s'ensuivent – comment on se fait “manger son âme”. Mais aussi comment la création artistique dissipe parfois les démons. Et les vraies voies du développement, reposant sur l'initiative, non pas celle des politiciens mais celle de trop rares entrepreneurs qu'anime la volonté de créer des richesses, pour eux-mêmes, c'est certain, mais aussi pour leurs compatriotes. Des hommes et des femmes de l'ombre, des inconnus qui sont en mesure de prouver que leur continent peut s'en sortir !

*

Le Professeur Félix Iroko, expliquant en quelques paragraphes l'extrême diversité (souvent l'opposition) des usages et tabous d'une région à l'autre du Bénin, s'appuie sur des exemples ³ : le python, tabou alimentaire chez les uns, mets de choix pour les autres ; l'excision, courante dans l'Atacora, inconnue dans le Sud ; l'infanticide encore pratiqué dans le Nord, réprouvé dans le reste du pays ; etc.

Un tel pays est-il gouvernable ? Oui, avec une surdose de tolérance. “Proximité tolérante”, dit Félix Iroko. On cherchera donc plutôt ce qui réunit. Essentiellement des convictions fortes, sur le sens de la vie, la naissance, la mort, le culte des ancêtres, en particulier des ancêtres fondateurs de la ville ou du lignage...

³ Dans un numéro spécial de la revue de l'association *Africultures* consacré au Bénin – le numéro est épuisé, mais on peut le récupérer en s'abonnant à la version numérique d'*Africultures*. La qualité des intervenants m'oblige à tenir compte de leurs analyses. Souvent pour enrichir l'information, parfois pour dire que je ne partage pas des positions qui m'ont paru trop radicales.

Conventions

Comment orthographier les noms propres et noms communs des langues nationales béninoises, et d'abord le *fongbé* ? Plus généralement quel type de transcription adopter ?

Il fallait, dans un ouvrage tel que celui-ci, éviter d'accabler le lecteur francophone de signes auxquels il n'est pas habitué. Il fallait aussi lui donner les moyens de se faire comprendre, s'il lui venait le désir d'approfondir certains sujets sur le terrain.

C'est pourquoi je ne pouvais adopter le mode de transcription retenu pour le lexique (p. 349), qui n'est pas concerné par cette mise au point.

Ainsi n'ai-je pas traduit la tonalité de la voyelle, bien qu'elle puisse changer du tout au tout le sens d'un mot (*só* = montagne, *sò* = foudre). Les puristes devront donc se munir, à Cotonou, d'une grammaire fon (par exemple *Éléments de recherche sur la langue fon*, Cotonou, 1983) et d'un dictionnaire français-fon (J. Rassinox) ou fon-français (B. Segurolo et J. Rassinox)⁴ ou bien *Parlons Fon, Langue et Culture du Bénin*, de Dominique Fadaïro – cet ouvrage d'initiation lexicale et syntaxique se veut "surtout une introduction à l'univers mental des Fon", c'est pourquoi il trouve plutôt sa place dans la bibliographie clôturant le chapitre sur Abomey⁵.

Sachez seulement que dans la transcription officielle – qui n'est pas la nôtre, rappelons-le – l'accent aigu exprime le ton haut, l'absence d'accent le ton moyen, l'accent grave le ton bas et l'accent circonflexe renversé (˘) le ton modulé bas-haut.

Dans cet ouvrage, les accents distingueront le "e ouvert" (ɛ), que je transcris généralement "è" (ou "ê", comme il se prononce, dans "tête"), et le "e fermé", transcrit "é" (ou parfois "e").

Cependant que sont traités de façon identique le "o fermé" et le "o ouvert" (qui se prononce comme dans "mort"), par un "o", tout simplement.

Le tilde (~), qui chapeautait naguère certaines voyelles, a été officiellement remplacé par un "n" suivant la voyelle concernée, pour traduire la nasalisation. J'en tiens naturellement compte.

⁴ Distribué en France par la Société des Missions Africaines.

⁵ Pour autant, le fongbé n'est qu'une langue parmi beaucoup d'autres au Bénin – *gbè* = "voix", "langue"... (*gbè*, avec un "e" fermé et ton bas).

Quant au “ñ”, il est désormais transcrit “ny” et se prononce comme le “gn” d’“agneau”.

Quelques autres conventions retenues :

– Le “u” se lit “ou”, comme dans la plupart des langues : *vodun* se prononce vodoun – le “n” final remplaçant le tilde de nasalisation.

– Le “s” est un “s” dur : *Lisa* se prononcera Lissa. Le “s” chuintant a été transcrit “sh” (*Eshu*) et le “s” doux “z”.

– Le “g” est lui aussi une consonne dure, quelle que soit la voyelle qui le suit.

– Le “h” se prononce avec une expiration, sauf lorsqu’il est associé à une autre consonne (“sh”).

– Le “r” (rare) se prononce comme le “l”, mais un peu roulé.

– Le “x” se prononce avec la seule cavité buccale, comme le “jota” espagnol. Il correspond plus précisément au “h” non expiré.

– Le “w” se prononce “ou”, comme dans “oui”.

– Le “j” se prononce presque “djieu” et le “c” presque “tchieu”.

Ces conventions s’appliquent en particulier aux **mots transcrits en italiques**.

Il me fallait toutefois déroger à quelques-unes de ces règles. Ces exceptions portent essentiellement sur les noms propres. Je n’allais pas, par exemple, proposer contre l’usage une orthographe nouvelle pour des noms de personnalités (Kérékou) ou de villes (Cotonou)... De même, les puristes auraient orthographié “Xweda, Xwla, Maxi”, les noms de peuples des Bas et Moyen Bénin, que j’ai transcrits “Huéda (lisez Houéda), Hula (lisez Houla), Mahi”.

Des conventions simplifiées présentent inévitablement des défauts. Je pense en particulier à l’accentuation. Les auteurs qui se sont essayés à une transcription des langues béninoises en un français accessible au plus grand nombre, ne sont d’ailleurs pas toujours d’accord. Je serais navré d’avoir pu accidentellement dénaturer ces langues, lorsque je dus procéder à certains choix pour répondre à un légitime souci de simplification.

Pourquoi aller au Bénin : culture et nature

Culture

Il ne s'agit pas dans cette section d'anticiper sur les découvertes auxquelles vous appellera la suite de l'ouvrage, mais de vous donner un aperçu des richesses culturelles de ce pays.

Autre chose : le monde de la musique et des arts plastiques contemporains ne manque pas de stars internationales d'un jour, d'étoiles filantes. Je ne suis pas en mesure de vous assurer de la pérennité de tous les noms cités dans les rubriques qui suivent. D'un autre côté, je ne peux garantir que certains noms qui sont appelés, eux, à durer ne m'ont pas échappé.

“Mais si j'entre en moi-même, si je retourne mes yeux vers l'intérieur, c'est cette force que je perçois, ce bouillonnement d'énergie, la soupe de molécules prêtes à s'assembler pour former un corps. Et avant même l'instant de la conception, tout ce qui l'a précédée, qui est dans la mémoire de l'Afrique.” J.M.G. Le Clézio, L'Africain, Mercure de France.

■ Naturellement les **religions traditionnelles**⁶ occupent une place de choix dans la vie quotidienne, au Bénin comme dans la plupart des pays d'Afrique. Je consacre un chapitre (pp. 30 et suiv.) à ces religions, en particulier au *Vodun*, tandis que des conseils pratiques destinés au visiteur souhaitant approcher le sujet sur le terrain sont dispensés et certaines de mes expériences relatées dans la 2^{ème} Partie, *Le Bénin région par région*.

Je ne vous cache rien de mes recherches de masques, souvent infructueuses, dans le Sud du pays. Mais jamais je n'ai regretté les heures passées de hameau en village, et les rencontres qu'elles m'ont valu.

A Porto-Novo je constate une évolution du vocabulaire qui pourrait être significative : on me parle presque systématiquement de “carnaval” pour évoquer les sorties diurnes de masques (*Egungun*). Carnaval plutôt que mascarade, quelle différence ? Moins d'engagement et plus de touristes dans un avenir (encore) lointain ? Je crois, mais je m'avance peut-être trop, que la tradition et l'authenticité sont moins en péril dans les cérémonies plus intimes, par exemple dans le cadre du lignage. Ou dans la relation particulière de l'individu à sa divinité, son “maître de tête”.

⁶ Sont ainsi qualifiés les rituels aux divinités, aux défunts, aux ancêtres, les consultations du Fa, les initiations, les sorties de masques, les fêtes agraires...

■ **Arts plastiques.** Ce sujet fera lui l'objet d'un chapitre particulier, p. 62.

■ **Rythmes et instruments traditionnels.** La musique aurait été révélée aux Fon par Aziza, le *vodun* de l'inspiration artistique, qui se tient dans les termitières de la forêt et préside aux cérémonies de consécration des tambours – on dit qu'Aziza inspire tous les créateurs, musiciens, plasticiens...

Jadis, la musique avait aussi une fonction politique : au palais d'Abomey, les orchestres se relayaient nuit et jour pour célébrer la grandeur du souverain, ses hauts faits ou ceux de ses ancêtres.

La **musique de cour** anime à nouveau, pour des soirées ou matinées culturelles, les palais d'Abomey et de Porto-Novo ⁷.

A chaque circonstance son orchestre, dont la composition varie selon la région ⁸. On retrouvera pourtant deux tambours principaux, – l'un mâle, au son grave (le *hungbo*), l'autre femelle, au son grêle –, des tambours secondaires, des instruments donnant le rythme et des instruments d'accompagnement.

Certains types de formations ont une diffusion locale (plus ou moins élargie), mais d'autres se retrouvent dans **tout le Bas Bénin**, comme *abélé*, qui est d'origine mina – composition : tambours *bédji*, grosse caisse *hundaho*, tambours *sédrom* et *kpatégé*, cymbales, gourdes à manche dans un filet de cauris ou de perles (castagnettes *asogo*), paniers tressés ou gourdes à col remplies de cailloux (*asan*), gongs jumeaux (*gan*).

L'orchestre *gbon* accompagne les danses des sociétés *Egun* – composition : un grand tambour mâle à deux peaux (*gbon*), un tambour femelle plus petit, lui aussi à deux peaux (*ganganhuin*), deux ou trois tambours ordinaires (*hunvi* = “petit tambour”), un ou deux tambours sur poterie (*kpézin*).

On compte encore des dizaines de types de tambours dans le Bas Bénin.

⁷ Sur Porto-Novo, danses et musiques *adjogan*, ouvrir un article de G. Rouget, 1960, *cahiers d'études africaines*, 1960, vol. 1, n° 2.

⁸ Bibliographie : Clément da Cruz, *Les instruments de Musique dans le Bas Dahomey*, travail publié en 1953 dans une livraison des *Études Dahoméennes*. On consultera aussi avec profit le site www.virtualmuseum.ca (Patrick Effiboley) consacré à la collection d'instruments de musique exposés au *musée Ethnographique Alexandre Sènou Adandé*, de Porto-Novo – il n'est malheureusement pas possible de rendre compte de l'intégralité de cette collection.

Les visiteurs que le sujet intéresse pousseront leurs recherches dans les régions d'**Abomey** et d'**Athiémè**. Certainement, découvriront-ils d'autres instruments, comme la flûte *kpètè*, la conque *kuè*, différentes trompes *lanzo* en bois ou en corne de buffle, le luth *tréhun*, la guimbarde *toba*⁹, la guimbarde sur caisse (*gidigbo*), les sonnailles de danse portées aux chevilles, ou *tchaolo*, le sifflet *flé*, le bracelet à grelots...

Les danses et les rythmes de l'**Ouémé** comptent parmi les plus intéressants. Je vous en indique quelques-uns sur le terrain. Ajoutez l'*akpala*, d'origine yoruba, le *gagan* ou *agbja*. A l'occasion de réjouissances publiques ou familiales : le *kpanouhoun*, qui tient son nom d'un idiophone¹⁰ en usage dans le sud ; le rythme *kaka* obtenu en entrechoquant des morceaux de bambou, repris dans des compositions modernes. Très nombreux rythmes *vodun*, empruntés aux cultes : *ogbon* (attribué aux *Egun*) ; *sato*, aujourd'hui pratiqué dans tout le Bas Bénin et exécuté au cours de cérémonies funéraires – les tambours *sato* sont en bois et peau, ils ont la hauteur d'un homme, ils sortent une fois l'an, par paire, un mâle et une femelle accompagnés de petits tambours, d'un gong, de chanteurs...

Le **Mono** connaît quelques cérémonies sur lesquelles je ne saurais vous dire grand-chose, sinon qu'elles réveillent d'anciens rythmes, comme *adjogbo* et *avizinli* (à l'occasion de veillées funèbres).

Ce département est aussi le théâtre de fêtes agraires, beaucoup plus paisibles. Certains de ces rythmes se retrouvent jusque dans le Moyen Bénin, comme, semble-t-il, *agbadja* (fêtes agraires et réjouissances).

Dans le **Zou**, le *zato* (danse pour les funérailles), *akonhun* (= "poitrine tam-tam", "un rythme de danse produit en se frappant la poitrine") ; *zinli*, équivalent de l'*avizinli* – mais dans le Zou, *zinli* désigne aussi le tambour annonçant la mort du roi, sauf subtilité d'accent tonique...

⁹ *Toba* désigne aussi une danse.

¹⁰ Laalebasse sur manche, unealebasse ou un arbre creusé et utilisé comme tambour, tout comme une paire de bâtons de bois dur ou de bambous que l'on frappe l'un contre l'autre, sont des **idiophones**. C'est-à-dire que le son est produit par le corps solide de l'instrument, dépourvu de cordes ou de membranes. Les métallophones sont eux aussi des idiophones : ils sont dotés de plaques métalliques (comme les marimbas), d'un battant (cloches), ou bien ils produisent un son en étant frappés d'une manière ou d'une autre (gongs)... Le musée d'ethnographie de Porto-Novo expose de nombreux idiophones, et des plus rares...

Le Nord n'est pas en reste de cérémonies où, bien évidemment, les tambours et autres instruments tiennent aussi leur rôle. On verra en outre que chez les **Bariba**, les trompettes sont les instruments royaux et princiers par excellence.

Enfin, l'expression musicale la plus simple dans l'**Atacora** : les louanges du chanfre sur le marché. Il ne s'agit généralement pas de véritables griots, car ils ont rarement été initiés à cette fonction et n'appartiennent pas à une lignée se transmettant les secrets de leur charge.

Dans l'Atacora, toujours, et beaucoup moins banales, les danses *yossou*, tous les quatre ans, à l'occasion de la circoncision.

■ **Musique moderne.** La musique est une passion à Cotonou, où les concerts et nouveautés du disque sont très suivis par la presse. Au point que les spectateurs se rassemblent des heures à l'avance devant le stade, lorsqu'un spectacle est annoncé. Bousculade, personnes piétinées, 16 morts en mai 2003... Le jazz, la soul, le funk, la salsa, le reggae, le zouk, le rap, le soukous, le rock... ne sont pas mon centre d'intérêt, aussi dois-je m'en remettre une fois de plus à d'autres, à des sites Internet, à *Africultures*, etc.

Les formations (ambiance quelque peu panier de crabes) vont et viennent. En fait, les orchestres se produisent dans toutes les capitales d'Afrique de l'Ouest, ils sont invités à des festivals, de sorte que depuis toujours on assiste à un brassage, et des artistes et des cultures musicales.

La tradition inspire fréquemment le renouveau des rythmes, tandis que les nouvelles générations lui empruntent des instruments.

Quelques noms : le *Gangbé brass band* (*gangbé* signifie "son du métal"), formation mélangeant percussions et instruments à vent – ce groupe a été lancé en 1995 par la Médiathèque des Diasporas ; le *Vodun Brass Band*, dissident du *Gangbé* ; les *Sakpata boys* ; une chanteuse très populaire, qui se produit sur trois continents et paraît dotée d'un fort caractère, Angélique Kidjo, qu'un article de Wikipedia classe parmi les "intemporels", avec Gaonnas Pedro, Jesse Franklin, Fannick Marie Verger et quelques autres.

Parmi eux, Wally Baradou, le groupe *Jaya* (avec son leader, Adagbenon), Rasbawa, et enfin, de retour en juin 2010, au point qu'on ne parle que de lui sur le net, l'orchestre Poly-Rythmo de Cotonou, qui a les honneurs de RFI. On retiendra aussi le **Trio Teriba**, trois jeunes femmes talentueuses, accompagnées de tambours.

J'en oublie certainement et je demande l'indulgence des connaisseurs. Si vous voulez suivre l'actualité de la variété au Bénin, appelez sur Internet "dekartcom bénin".

A propos d'**Angélique Kidjo**. "Née à Cotonou, au Bénin, en 1960, la chanteuse a pris pour habitude de publier des albums sous-tendus par des idées fortes – le vaudou, dans lequel elle a baigné par son père originaire de Ouidah, ou encore les routes de l'esclavage, avec une trilogie phonographique parcourant les Amériques. Voici aujourd'hui un album qui raconte en chanson l'histoire de cette jeune Béninoise ayant découvert l'existence de l'esclavage et des "Noirs d'ailleurs" en regardant la pochette d'un album du guitariste Jimi Hendrix" (*Le Monde*, cf. Archives)

La chanteuse jouit d'une stature internationale incontestée, d'une reconnaissance sur trois Continents, et peut-être faut-il lui attribuer une "réinjection" d'Afrique dans les rythmes de l'exil.

En 2014, Angélique Kidjo sortait un album intitulé "Eve", où elle célébrait la femme africaine et son héroïsme quotidien.

Les lieux de spectacle à Cotonou, p. 93.

Les formations modernes jouent fréquemment, parmi d'autres, d'un tambour d'origine mandingue (dit-on), maintenant répandu dans toute l'Afrique... et dans les salles polyvalentes de nos campagnes les plus reculées du Cantal, où il sort à l'occasion de soirées africaines : le *djembe* – il a depuis longtemps rejoint certains des orchestres honorant les ancêtres et les *vodun* ; il est d'ailleurs fabriqué par les facteurs de tambours d'Adjara.

Début août 2008, se déroulait à Cotonou, Porto-Novo et Ouidah, la cinquième et semble-t-il dernière édition du festival *Gospel & Racines*. L'une des intentions de ce festival, qui était aussi un événement politique, était de resserrer les liens entre l'Afrique et la communauté afro-américaine.

Dernière chose (mais cela ne refermera pas un dossier où chacun trouvera des manques et vraisemblablement des informations obsolètes) : la création musicale, au Bénin comme dans les autres pays africains, souffre du piratage.

En février 2015 se tenait à la fondation Zinsou de Cotonou une exposition intitulée "African Records". Découvrir la musique classique africaine, cela requiert une culture et une sensibilité musicales que je n'ai pas, mais qu'il vous est loisible d'exercer en Afrique aujourd'hui.

■ **Les Lettres.** Encore un sujet délicat ! Qui compte ? On dit qu'il n'est pas difficile de se faire éditer à Cotonou ¹¹, mais que le problème est dans la diffusion. Rien d'original de ce côté. Pour le reste, il semble que le Salon des Lettres africaines de Cotonou (SALAC), lancé au début des années 2000, ait fait long feu ¹². En revanche, l'association "Scribe Noir" des critiques littéraires béninois reste bien vivante et décerne chaque année un prix – plusieurs sites sur Internet.

Je vous recommande un long article de fond publié en 2003 par Mahougnon Kakpo, professeur de Littératures Africaines à l'Université d'Abomey-Calavi : *La poésie épique négro-africaine d'expression française depuis 1980 : le rôle du panégyrique, de l'ancestralisation et du culte des ancêtres* ¹³. Vous y accéderez sur le site de la Médiathèque des Diasporas.

Consultez surtout le site *Le Bénin littéraire 1980-1999*, œuvre du Campus numérique francophone de Cotonou, qui exploite un travail réalisé par l'Association des Écrivains et Gens de Lettres du Bénin (A.E.G.L.B.). Ce site, qui me paraît exhaustif, distingue trois générations dans la littérature béninoise d'expression française : les auteurs reconnus d'avant l'indépendance (Paul Hazoumè, Louis Hounkanrin, les frères Zinsou Bodé, et déjà Olympe Bhêly-Quenum, "l'écrivain-lien entre les trois générations") ; ceux des années 60 et 70 (Agbossahessou, Richard Dogbeh, Jean Pliya, Eustache Prudencio, etc.). Et la troisième génération, qui a émergé dans les années 80, sur laquelle je ne me suis pas documenté – appelez sur Internet : "La Littérature béninoise en un clin d'œil".

Autre étude critique : *La littérature béninoise de langue française*, d'Adrien Huannou (1984).

Florent Couao-Zotti, né à Pobè en 1964, journaliste, alterne pièces de théâtre (Éd. L'Harmattan), bandes dessinées, romans (Éd. Dapper Jeunesse, Le Serpent à plumes, Gallimard – collection Continent Noir), où il se montre le peintre réaliste des marginaux de Cotonou, et plus généralement des humbles et des broyés, comme les populations des

¹¹Éditions du Flamboyant, Éditions des Diasporas...

¹² Deux années, au cours de ce Salon, un prix récompensa un auteur pour l'ensemble de son œuvre. Ce furent le poète et chanteur G. G. Vickey (2002), puis Olympe Bhêly-Quénum (2003), ce qui n'était que justice.

¹³ Le cercle Osiris créé par le professeur Mawugnon Kakpo, regroupe de jeunes poètes.

camps de regroupement. Il est l'un des plus audacieux écrivains africains.

Deux librairies dans le centre ville de Cotonou, où vous irez fureter – vous y apprendrez l'essentiel sur les Lettres béninoises contemporaines : librairies *Bufalo* et *Notre Dame*. Plus diversifiée, la SONAEC.

■ **Arts de la scène : théâtre, danse, cinéma, etc.** Les acteurs, et surtout les actrices ne jouissent pas de la meilleure réputation au Bénin. Mais la seule chose qui pourrait en définitive faire vraiment défaut au théâtre, c'est un large public. Il n'est pas le seul théâtre national dans ce cas... Deux structures accueillant des compagnies : 1) l'Atelier Nomade, au centre de la création théâtrale à Cotonou ; 2) l'Institut Français, avec une salle de 900 places – on reproche à l'ex-Centre culturel Français d'exercer sur le théâtre béninois, comme sur les arts plastiques ou musicaux, une sorte de souveraineté indifférente au "vrai" talent... Mais enfin, si Shakespeare se présente à Cotonou il n'échappera pas à la vigilance de l'Institut Français ou de l'Atelier Nomade... Ou bien il ira chercher la consécration dans une autre capitale d'Afrique de l'Ouest – les artistes, de toutes disciplines, se déplacent volontiers entre Cotonou, Lomé, Abidjan, Ouagadougou, Dakar...

Maintenant il me faut donner des noms : Ousmane Aledji, avec son *Imonlè*, interprété par la compagnie Agbo-Nkoko ; Barnabé Laye ; Tola Koukoui (que je vous présenterai p. 91)... Mais une fois encore mon enquête ne peut être exhaustive.

Dans la création cinématographique, quelques réalisateurs, souvent franco-béninois : Paulin Soumanou Vieyra, Sylvestre Amoussou, Jean Odoutan...

Les grandes institutions culturelles sont épaulées par des associations telles que *Kauris d'Afrik*, qui produit des expositions et spectacles en tous genres. Quoi qu'il en soit, comme les formations musicales, les troupes de théâtre éclatent, se recomposent...

Autres vecteurs de culture : les **festivals**. Ainsi chaque année *Quintessence*, le festival international du film de Ouidah, se déroule-t-il quelques jours dans la première décade de janvier – avec le soutien de l'Agence Intergouvernementale de la Francophonie ¹⁴.

¹⁴ La 13^e édition de *Quintessence*, qui se déroulait du 9 au 13 janvier 2015, coïncidait avec le festival de danse Agogo de Ouidah et la fête annuelle du *Vodun*.

Le Fitheb (Festival International de Théâtre du Bénin) qui se tient en mars et avril, ne parvient pas à décoller, et il ne devrait désormais se tenir que tous les deux ans. Mentionnons encore le *Festival international de cinéma et de télévision pour l'enfance et la jeunesse à Cotonou* (Ficeco).

Je vous signale par ailleurs (dans *Le Bénin région par région*) plusieurs manifestations traditionnelles se tenant en province. Elles changent, se déplacent, se renouvellent... Vous en suivrez l'actualité sur le site d'*Africultures*. On portera une attention spéciale au *Festival Danxomé*, à Abomey, en décembre.

D'autres festivals font le tour du pays, comme le festival de théâtre scolaire *Kalétas*¹⁵, qui en était, en 2015, à sa vingtième édition. Mais on dit qu'il décline.

La vie culturelle béninoise, ponctuée de festivals, l'est aussi d'attributions de prix, comme les *Bénin Golden Awards*, qui honorent, entre autres disciplines, la littérature. Mais en notoriété rien n'égale le titre de Miss Lolo !

■ *Artisanat*

Artisanat du Zou (Abomey, Covè, Kana...) : tissage, tentures, cuivres et laitons (dont les poids d'Abomey), sculptures sur bois (sièges de Gbananmè – famille Donvidé), jeux de l'*awalé* (ou *awélé*) – deux rangées de six godets (*adjì* désigne le jeu, en fongbé, et *adjito* le plateau sur lequel on joue) ; orfèvrerie ; récades ; tambours ; vannerie...

Artisanat de l'Ouémé (instruments de musique, vannerie, tissage, tambours...), masques et statuettes, à Porto-Novo, Adjara, Kétou, etc.

Artisanat du Borgou et de l'Atacora : tissage traditionnel, vannerie, poterie,alebasses et canaris décorés, tabourets sculptés, tambours, cithares, arcs musicaux...

A Cotonou : Dantokpa, le grand marché régional, se tient tous les jours, mais il est particulièrement animé un jour sur quatre (à ne pas manquer ce jour-là ou un autre). Le village artisanal est à voir lui aussi.

¹⁵ Peut-être ce festival tire-t-il son nom d'une tradition importée du Brésil, qui voit, à l'approche de Noël, les adolescents revêtir un masque et descendre dans les rues, où ils chantent et dansent. Il est alors d'usage de leur donner un "cadeau".

“Enfin, l’artisan sait depuis longtemps déjà que l’exotisme rapporte, que le *yovo* (= l’Européen) et l’*akowé* (= le “lettré”, l’intellectuel) ne demandent que de l’authentique et qu’on peut faire habiller la couleur authentique à n’importe quelle “bâtardise” sans qu’il s’en rende compte”. Il aurait été dommage de laisser passer cette nouvelle citation de Camille Amouro, toujours extraite d’*Africultures*. Cela dit je souscris à ce qu’écrit ici Amouro. Il n’empêche qu’on peut se faire plaisir en achetant des copies de qualité. Mais, nom d’une pipe ! Renoncez à faire fortune dans ce commerce...

■ **Cuisine.** L’alimentation de tous les jours consiste d’ordinaire en une bouillie le matin (céréales, selon la région et la période), un plat plus consistant à midi et les restes le soir. Le *gari* (farine de manioc) dilué dans de l’eau, en vérité peu nourrissant mais coupant la faim, est lui aussi consommé quotidiennement. Je tenais à faire cette précision avant de décliner les divers mets béninois, dont certains relèvent d’une gastronomie accessible à un petit nombre seulement. En particulier dans les centres urbains, où l’on mange d’ailleurs très mal, beaucoup trop gras (“un plat très copieux composé de riz, de haricot bouilli, de pâtes alimentaires, de *gari*, de viande, d’œuf, de poisson, de fromage et de pain, le tout baignant dans une sauce...”), pour les plus riches qui “arrosent tout cela de bière ou de vin, et ce, avant huit heures. Les autres boivent de l’eau ou une bouillie de farine de maïs au lait, très sucrée, appelée *akpan glacé*”¹⁶.

1) L’huile de palme est utilisée dans la plupart des préparations dans le **Sud**, avec les autres ingrédients qui sont propres à cette région : le maïs, le poisson, la volaille, les fruits de mer... On appelle **sauce** le plat et son accompagnement de légumes (“épinards de chez nous”, haricot, tomate, pois, épices, sésame...) dans lequel il baigne – par exemple, “sauce légumes avec poisson”.

Le *dja* est une sorte d’amuse-gueule que l’on étale sur des tranches de pain, mais qui peut aussi entrer dans la préparation du *gari* (voir ce mot) – il est alors mélangé à la farine de manioc. Le *dja*, encore appelé sauce crevette, comprend : oignon, ail, gingembre, crevettes fumées. La sauce frite longuement avec de l’huile d’arachide, après quoi elle peut être conservée plusieurs jours. On voit que le *dja* combine des productions du Nord (oignon, ail, arachide) et du Sud (crevettes). Mais attention, cet amuse-gueule est extrêmement nourrissant !

¹⁶ Martine Ella Amouro, *Africultures*, n° 31. Lire aussi *Saveurs du Bénin*, de Valérie Vinakpon.

Préparations à base de **maïs** : l'*akassa*, une pâte qui subit une ou deux cuissons ; l'*akannuji*, une pâte levée ; l'*ablo*, encore une pâte levée ou un pain...

Les sauces **haricots** sont enroulées dans des feuilles de végétaux non comestibles. L'une des spécialités culinaires de l'**Ouémé** est un plat de haricots bouillis (*abobo*), accompagné de *gari* et de friture de tomate. Dans la région du **Mono**, on consomme l'*adowé* (purée de haricots blancs) et le *djongoli* (haricots bouillis, assaisonnés et mélangés à une pâte de maïs).

Poissons et viandes : le *bloloba*, silure blanc en sauce ; l'*akpèsé*, agouti servi avec une friture de tomate et l'*ablo*, dans la région du **Mono** – mais l'agouti, très prisé, est en voie de disparition. Le *kpètê*, le plat le plus représentatif de **Porto-Novo**, se déguste avec l'*akassa* ou le *gari* – le véritable *kpètê* est un porc au sang, mais les musulmans le préparent avec du cabri, voire du canard. Encore dans l'**Ouémé**, le *gbo kpètê*, un civet de mouton.

Nous nous régalerons de crustacés, en particulier sur la lagune de Grand Popo : crabes et écrevisses.

Cuisine des Agouda (“Ceux qui sont partis et qui sont revenus”) de Ouidah. La cuisine “gléhuénu” (ouidahnaise) a été fortement influencée par les recettes qu’ont amenées les “Brésiliens”. Ces mets portent des noms à consonance portugaise. Ainsi de la *fechuada*, un plat à base de haricot, où l’on ajoute éventuellement un peu de lait. Ou encore du *fejja o*, une purée de haricot noir, qui entre d’ailleurs dans la composition d’un beignet, l'*acarage*. Le *miokoto*, plat typique de Ouidah, est une préparation à base de langue et abats de bœuf. L’art d’accommoder la farine de manioc et de cuisiner le *gari* est lui aussi vraisemblablement originaire du Brésil (comme le tubercule, d’ailleurs). A Ouidah, le *gari* se nomme *farijan*.

L'*ené concada* est une nougatine de coco.

2) De nombreux plats traditionnels de la région du **Zou** (Abomey) se retrouvent également à Cotonou et dans les départements de l’Atlantique, de l’Ouémé ou du Mono. En particulier le *gari*, ainsi que la pâte de maïs – préalablement enrobée dans des feuilles de manioc et cuite à la vapeur, celle-ci donne le *liwo kublado*.

Mais vous apprécierez surtout le plat royal, l'*amiwo* – il est sur la carte des meilleurs restaurants proposant de la cuisine béninoise. Il s’agit d’une pâte de maïs préparée avec le jus de cuisson d’une volaille (qui sera

servie avec), relevée par divers assaisonnements et de la tomate. L' *amiwo* était aussi en faveur à la Cour de Porto-Novo.

Un autre plat raffiné est le *fufu* (*agu*, en fongbé), répandu dans toute l'aire culturelle kwa, c'est-à-dire, pour ce qui concerne le Bénin, la région littorale, le Bas et le Moyen Bénin. Je vous recommande le *fufu* à base d'igname pilée, servi avec une sauce arachide (*azidesi*).

L' *amiwo* et le *fufu* doivent généralement être commandés à l'avance au restaurant.

Cuisine des "bonnes femmes" vendue sur le trottoir ou dans les buvettes : poisson fumé ou frit ; **pâte de maïs (wo)**, soufflé de riz, accompagnant les sauces et (parfois) la viande, la volaille ou le poisson ; **haricots-riz (atasì)** ; galette de maïs (*klèklè*), beignet de haricot (*ata*), de banane (*talé-talé*) ou d'arachide (*kuli-kuli*) ; *akassa* ; banane frite (*amadantoto*) ; galette d'arachide (*kukuli*) ; igname pilée (*agu*, ou *fufu*), à Savè ou Parakou, avec gibier et sauce à l'huile de palme ; ou tout simplement igname frite ; et encore, à Ouidah, des plats d'origine brésilienne, à base de poisson (séché, fumé) ; etc. A propos, le poulet bicyclette est ainsi appelé car il est grêle comme les tubes d'un vélo.

Maquis. Il s'agit de petits restaurants, souvent en terrasse, proposant de la cuisine locale. Nous les avons rencontrés à Cotonou, dans les villes du Sud et sur la route de Cotonou à Abomey. Par exemple, dans les années 2000, à la sortie de Calavi, *Chez Tanti*. En face, le restaurant bar *Les Palmiers royaux* (bruyant), salade, poulet, frites. A Akassato (moins de 10 km au nord d'Abomey-Calavi), le très local *Chez Yaotcha*, salade composée, poisson, poulet, *amiwo*, *akassa*. A Bohicon, *Chez Tati Gabon*, où les taxis aiment s'arrêter, poissons, sauces béninoises...

Les Béninois sont légitimement fiers de leur gastronomie. Mais un plat m'a toujours posé un problème, en raison de son aspect : la **sauce gluante** (gombo vert et feuille de manioc). Si vous avez surmonté le nom, la partie n'est pas gagnée pour autant. Alors, encore un encouragement : un ami m'assure que ça n'est pas pire que la panse de brebis farcie !

La cuisine traditionnelle du **Nord** est à base de mil, de sorgho, ainsi que de fonio, la céréale des sols pauvres et peu arrosés, dont le grain, très fin, est particulièrement apprécié¹⁷. Cette cuisine utilise le beurre de karité ou l'huile d'arachide. Elle est parfois relevée avec la moutarde *soumbala* (*afitin*, en fongbé) extraite du fruit du néré. Le Nord est en outre un gros producteur d'igname.

¹⁷ Malheureusement la production de fonio décline au Bénin.

C'est pourquoi, dans le Borgou, vous goûterez l'igname pilée, accompagnée de sauce et mouton, et peut-être de fromage peul. Dans l'Atacora ce sera le *wasa* (farine de cossette d'igname cuite à la vapeur) ou la sauce arachide et pintade. L'igname peut être également frite (*tevi siso*, en fongbé).

Dans l'ensemble, la cuisine du Borgou et de l'Atacora est peu variée – elle l'est d'ailleurs guère plus dans le Sud, du moins pour la grande majorité de la population.

Les légumes ne sont pas récoltés durant toute l'année dans le Nord, mais généralement au cours de la seule saison des pluies. Heureusement, les arachides et le gombo peuvent subir une préparation autorisant une conservation en prévision de la saison sèche. Un petit régal, l'*azi concada* (nougatine d'arachide grillée).

Viandes : gibier, bovins, volaille. Peu de poissons (carpes et silures, ceux-ci étant toutefois diversement appréciés par les populations), quelques essais de pisciculture (tilapias).

Beaucoup de plats sont assaisonnés à la délicieuse sauce arachide (*azidesi*). Mais c'est une sauce au sésame, l'*agusi féi*, qui accompagne idéalement le poisson fumé – elle peut aussi se marier à la pâte de mil ou encore à l'igname pilée.

Fin août et début septembre, les fruits font défaut sur la table. Pour les ananas, préférer la saison sèche, et un marché de la région d'Allada.

Sur les marchés, encore, on se fournira en noix de cajou, arachides...

La **banane plantain**, je l'ai mangée âpre dans la Rift Valley, un endroit particulièrement âpre de la Rift Valley, à Mpanda, dans une famille, à deux jours par le train ou en *matatu*¹ de Dar es Salaam, à ¾ d'heure du plus beau parc qu'il m'ait été donné de voir. Apre, lui aussi, mais pas au point, en juillet, d'être desséché, non, un parc vrai, où les lions sont de vrais lions – je crois que Katavi accueille moins de 1 000 visiteurs par an. Les tours-opérateurs, toujours frileux et craignant la procédure, se bardent de précautions lorsqu'ils vous y emmènent, alors bonjour les prix ! Un truc pour riches... ou alors pour débrouillards.

J'ai mangé la banane plantain dans des restaurants au Bénin (huile, gingembre...) : à vous faire bondir le taux de glycémie. Le plat se nomme *aloko*.

¹ En kiswahili, le taxi de brousse.

Le pays prend conscience, semble-t-il, ou du moins les médias, des questions d'hygiène, surtout en ville. Voir aussi les recommandations et

informations pratiques dispensées sur le site *Conseils aux voyageurs*.

Boissons

– Bas Bénin : *atan* (sève de palmier à huile, vin de palme) ; *chakpalo* (bière de maïs germé) ; *sodabi* (vin de palme distillé).

– Nord : une bière de mil, épaisse et nourrissante, conservée dans des jarres – ainsi le *tchukutu*, dans l'Atacora. Cette boisson peut être distillée et donner un alcool fort que l'on appelle là aussi *sodabi*.

Nature

■ **La flore**, sur laquelle j'ai porté un regard attentif, soit en brousse soit dans les forêts domaniales, ou encore sur les avenues et dans les jardins.

■ Le Nord-Ouest du pays, avec le **Parc national de la Pendjari**, la chaîne de l'*Atacora* et ses cascades, les pays des **Bè-Tammaribè** (Somba) et des **Tanéka**, particulièrement intéressants en raison de l'habitat et de coutumes encore préservées. Mais dans l'Alibori, le **parc du W du Niger** souffre de l'insécurité régnant dans le Nord-Est du pays.

Les parcs ne sont réellement praticables que durant la saison sèche. Il est donc prudent de prévoir une visite entre le 15 décembre et le 30 avril.

Les droits d'entrée sont particulièrement bas. C'est une tout autre politique tarifaire qu'à l'Est du continent. Tarifs : ouvrez le site "Pendjari" sur Internet.

Cercopithèques à ventre rouge (*zinkaka*) de la dépression de Lama et de la basse vallée de l'Ouémé – pas facile de rencontrer cette espèce menacée, réfugiée dans quelques aires protégées du Sud. *CEPA Magazine*, n° 22. Les **oiseaux** lacustres vous seront plus accessibles, toujours dans le Sud (tantale ibis...). Liste des oiseaux répertoriés au Bénin, ouvrez <http://www.oiseaux.net/oiseaux/benin.html>

Tourisme et développement, écotourisme...

Entendons-nous d'abord sur la définition d'écotourisme, parce que avec la prolifération d'étiquettes on ne sait plus bien quel produit est réellement proposé.

Dans sa forme "hard" : de bonnes chaussures, un sac à dos, un guide du coin, une mule, une tente (parfois seulement une toile et des branchages), une paire de jumelles, un appareil photo dont on se sert avec parcimonie,

un ouvrage sur la faune et une carte détaillée de l'endroit... Dans sa forme très "soft", ajoutez une logistique opérant dans les coulisses, avec 4x4, etc. Et pour les deux formules, retirez les papiers gras et les emballages de toutes sortes.

Je n'ai pas expérimenté ce type de tourisme aussi bien que je l'aurais souhaité. D'autre part, je ne suis pas certain que le Bénin compte des professionnels absolument fiables dans le domaine de l'écotourisme. En revanche, vous pouvez vous adresser à l'une des agences de voyages de Natitingou ou Taguiéta, et vous faire conduire dans la Pendjari et le W, où vous camperez sous la tente – attention à l'insécurité : je ne crois pas qu'il soit très prudent aujourd'hui de camper dans la Pendjari (sauf sous la protection de *rangers*) et a fortiori dans le W.

Tourisme solidaire : j'imagine que vous êtes convenablement informé sur l'association dont vous allez soutenir l'action au Bénin.

Écotourisme. Certes le mot a certaines vertus : il déclenche subventions, études financées par des Machins, il est générateur de notoriété... Même s'il ne recouvre rien de rare.

Je ne cesse de l'écrire, moi qui n'ai de compte à rendre qu'à mes lecteurs : ce qui importe, c'est la bonne éducation, qui induit le respect des autres... Voilà la base de l'écotourisme.

Sites touristiques

■ **Les sites touristiques classiques** : les musées d'Abomey et de Porto-Novo ; les villes de Ouidah, Porto-Novo, Abomey, Kétou, pour leurs monuments et l'Histoire ; les villages lacustres, au premier rang desquels Ganvié ; les grands marchés régionaux, tels ceux de Dantokpa (Cotonou), d'Abomey ou de Djougou... Du fait de calendriers traditionnels variés (semaines de 4, 5 ou 7 jours), les dates auxquelles se tiendront les principaux marchés du pays sont annoncées dans la presse.

Ajoutez le massif de l'Atacora, Tanguiéta, le parc de la Pendjari...

■ Quelques sites moins classiques, c'est-à-dire moins fréquentés : il s'agit de **villages** – villages de forgerons, de fabricants d'instruments de musique, de sculpteurs, de potiers, de "missionnaires bâtisseurs" (Bas Ouémé), de pêcheurs... que vous découvrirez dans *Le Bénin région par région*.

■ **Se baigner.** Les plages du littoral sont **très** dangereuses. Les noyades sont fréquentes et n'affectent pas seulement des débutants. Cependant, vous pourrez vous baigner avec une certaine sécurité – à condition que cela soit à la **marée montante** –, dans la lagune et en deux endroits : près de l'Hôtel Alédjo, à Cotonou, et dans une crique naturelle de la Boca del Rio, que l'on vous aura indiquée.

■ Le site www.passot-guides.com > Bénin vous donne les coordonnées de voyagistes organisant des **randonnées** au Bénin.

■ **Chasse et pêche.** Dans les zones cynégétiques, en général mitoyennes des parcs : grande et moyenne chasse, du 15/12 au 15/05 (date limite) ; la petite chasse, et surtout la chasse coutumière, sont bon marché.

Les blocs de chasse sont exploités dans la zone cynégétique de l'Atacora, au nord de Kérou, par *Afric Safari* et d'autres opérateurs – Secteur de Concombri, BP 50, Kandi, Bénin. En savoir plus : cherchez sur le net “Bénin Chasse”, ou bien contactez le CENAGREF, 08 BP 0227 Cotonou, tél. 21 30 72 82/21 30 90 71, Fax : 21 30 90 72, www.cenagref.net/form-contact/. Quant à *Club Faune Chasse*, il opère toujours avec bonheur plus à l'ouest, dans la Pendjari.

Autrefois abondante, la population en poissons d'estuaire périclité, du fait du comblement de l'entrée des lagunes (tarpon, ombrine, capitaine de mer, carpe rouge, mullet...). Je n'ai personnellement pas eu de signe de relance de la pêche sportive en mer – barracuda, thon, wahoo, carangue, marlin bleu (d'octobre à mars, semble-t-il)...

Religions et société

Retour sur les religions traditionnelles

Rappelons quelques faits, et d'abord les convictions partagées dans la plupart des cultures africaines : les individus sont pourvus d'une âme, généralement multiple ¹⁸ ; "la mort n'est pas une rupture mais une continuation, elle ne casse pas le cours de la vie, simplement elle l'affaiblit sur un plan au même moment où elle le renforce sur un autre" ¹⁹ ; les vivants et les morts communiquent selon plusieurs modes – sacrifices, rêves, divination, possession, etc. –, ravivant ainsi leurs attaches à une même communauté, en deçà et au-delà de la mort.

C'est pourquoi certains voient en priorité dans les rituels quelque chose comme un **code de conduite sociale**, renforçant les liens d'un individu avec sa collectivité familiale et son clan ²⁰, considérés dans leur globalité, c'est-à-dire vivants et défunts inclus. En ce sens les rituels, les sacrifices aux ancêtres, voire l'*oriki*, c'est-à-dire la louange de l'ancêtre fondateur, sont créateurs d'identité. Tandis que ces mêmes rituels ont pour effet de consolider le groupe.

Cette approche privilégie donc la fonction sociale de la religion. Une fonction que j'ai plutôt négligée par le passé.

Un autre moyen de communication entre les deux mondes : la **réincarnation**.

La croyance en la réincarnation peut être, comme je l'indiquais naguère, la simple reconnaissance sur le nouveau-né, des traits ou de la marque distinctive d'un ascendant – chez nous aussi les familles sont coutumières de ces rapprochements. Mais en 2003 on me parlait avec insistance de *karma* !

¹⁸ Ce thème est développé pp. 31 et 32.

¹⁹ Je regrette de ne pas retrouver le nom de l'auteur de cette citation, où l'essentiel est dit en quelques mots. Autre chose : sur la conception de la mort en Afrique, Louis Vincent Thomas reste une référence (bibliographie sur Wikipédia).

²⁰ Il est admis que le **clan** regroupe des **collectivités familiales** se reconnaissant un **ancêtre** commun.

A mes questions il était répondu que cela traduisait une convergence avec l'hindouisme, mais en aucun cas un emprunt...²¹ Il est vrai qu'en Afrique la règle est à peu près générale : les défunts qui ont mené une vie méritante, c'est-à-dire qui ont défendu les intérêts du clan, qui ont rendu à la collectivité familiale les services qu'elle attendait d'eux, qui n'ont pas manqué à leurs devoirs et de ce fait ont eu une mort naturelle, à un âge avancé... Ceux-là seront "poussés" vers le statut d'ancêtre – ils seront "ancestralisés".

Les autres, c'est-à-dire le plus grand nombre, qui ne méritent pas le statut d'ancêtre, seraient appelés à se réincarner, en général dans le clan. Et, m'assure-t-on, de façon plus ou moins heureuse, selon les qualités qu'ils auront montrées dans leur existence antérieure.

Je ne saurais dire si cette croyance est largement partagée au Bénin, mais on l'a suffisamment évoquée devant moi pour que je lui consacre quelques paragraphes.

*

Peut-être vaudrait-il mieux parler de la renaissance de l'une des âmes qui nous habitent.

Sur les différentes âmes, on lira avec profit Marcel Mauss, *Représentations collectives et diversité des civilisations* (Le sens commun, tome 2, pp. 176 et suiv.), aux Éditions de Minuit.

Ces âmes sont désignées sous différentes appellations : l'esprit, le sang, le souffle, l'ombre... Chacune de ces entités effectuant un parcours qui lui est propre. Tandis que dans le sud du Bénin, le *joto* (l'esprit ou l'ancêtre protecteur) veille sur la naissance du nouveau-né²².

²¹ Jusqu'au Concile de Constantinople (VI^e siècle), la réincarnation était une idée qui avait cours dans le christianisme... Je suppose que l'on n'a pas trouvé dans les Évangiles suffisamment de fondements à cette croyance, et que le problème a été réglé pour les chrétiens en faveur d'un statut définitif dans l'au-delà. Toutefois, la croyance en la réincarnation réapparaît chez des dissidents, par exemple les Cathares, qui croyaient à la métempsycose – celle-ci fait passer le cycle des réincarnations dans tout le règne animal et ne le confine pas à l'homme.

Rappelons encore l'Orphisme des premiers Grecs, pour qui seules les âmes pures échappaient à la réincarnation.

²² D'autres sources donnent : la force vitale, le destin (*se*, que l'on transcrita *sè*) ; l'ombre, le double de quelqu'un, son côté immatériel, mystérieux et sacré (*yè*) ; le *joto*, l'ancêtre protecteur d'une personne, considéré comme le vrai père de l'enfant.

Je ne lis pas le néerlandais, de sorte que je n'ai pu me pénétrer d'un article de Jan Heijke paru dans la revue de théologie *Concilium* (1993, cahier n° 5). Cependant, ce travail portant sur la réincarnation en Afrique est évoqué sur un site hébergé par l'Inserm, *La représentation de la maladie en Afrique noire : le cas des Beti du Cameroun*, 2002 : "[...] l'Africain ne se considère pas comme une unité indivisible. Convaincu d'être composé, il ne se perçoit pas comme en possession de lui-même. Dans cette composition, il existe des éléments provenant des autres, dont les ancêtres. [L'Africain] a le sentiment d'être dérivé, ce qui influence son agir. La conception africaine n'oppose pas soi-même et autrui. Le moi est tout d'abord social, relié aux autres, vivants et défunts, et ensuite individuel..." (Basile Ngonu)

Finalement, tout serait simple, si l'on ne voyait aussi s'affirmer la croyance en une incarnation et un destin **choisis** de l'au-delà, alors que l'individu à naître, à l'instant de gagner le giron de sa mère, oublierait tout de sa nouvelle destinée. Voilà qui donnerait des lumières sur la fonction du devin, le "Prophète du *Fa*", qui serait en somme de rafraîchir la mémoire...

Sans doute n'est-il pas inutile de rappeler maintenant que les religions africaines ne connaissent pas de **doctrine**. Certes la communauté est prompte à chercher le coupable du désordre (maladie, mort précoce, sécheresse, etc.), à l'accuser de sorcellerie et à le faire disparaître (pourvu qu'il ne dispose pas des moyens d'exercer d'outre-tombe des représailles), mais on ne brûlera personne pour hérésie... du moins à ma connaissance !

Ces religions produisent des maîtres, que l'on suit ou que l'on ne suit pas. A sa guise. Elles sont aussi à l'origine d'une abondante littérature (en particulier sur le *Fa*), et ça n'est pas la moindre de leurs qualités.

Les faits parlent, et je vous livre des faits... On tue les **enfants sorciers** (p. 220) dans le Nord du Bénin, partout on se protège du mauvais sort... J'avais ressenti que l'ordre cosmique et social reposait sur la menace. Naturellement, on m'assurait que cette impression était fautive... Mais un ethnologue, celui qui ne voulait pas m'entendre parler de "dieux à craindre", se gardait de toucher de ses mains certains objets culturels trop fortement chargés ! Je découvrais chez un ami béninois, lettré, la pesanteur d'une menace qui entrave votre existence.

Heureusement, il est possible de propitier la menace. Mais les enfants sorciers n'en ont guère les moyens.

*

Dans un article paru dans *Africultures* (01.10.2000), Issa Kpara, alors Premier secrétaire général adjoint du gouvernement béninois, nous livre la conception qu'ont les Tanéka du cycle de la vie et de la mort.

Les Tanéka occupent une partie du **Nord Bénin**, où nous les rencontrerons. Ils étaient jusqu'alors à peu près connus des seuls veinards qui avaient eu entre les mains *African Ceremonies*, un ouvrage aux photos somptueuses et au prix en conséquence (deux volumes).

Qu'écrit M. Issa Kpara ? "L'avènement d'une vie nouvelle est, pour le Taneka, à la fin du processus de réincarnation – de renaissance – d'un ancêtre. De ce fait, la vie et la mort appartiennent à la même chaîne, renouvellent par séquences contraires, un même cycle ininterrompu. [...] On doit, à la naissance et dans les jours qui suivent, consulter régulièrement l'oracle afin d'identifier l'ancêtre réincarné et définir les prescriptions à observer, ainsi que l'éducation à donner à l'enfant."

Quant à la mort, elle est diversement interprétée, selon qu'il s'agit de la mort d'un enfant, due à la malveillance d'un vivant ou d'un ancêtre, ou bien de la mort d'une personne âgée, qui est dans l'ordre des choses – C'est ce que l'on appelle par ailleurs la "bonne mort".

Dans le premier cas il va falloir trouver le responsable, pour le neutraliser. D'abord on consulte l'oracle qui donnera son interprétation. "La famille du défunt doit, de toute manière, offrir des sacrifices pour apaiser la colère des ancêtres. Mais le village dans son entier, et particulièrement la famille du criminel, ont tout à craindre de l'âme du défunt, car son fantôme rôde parmi les vivants à l'affût d'une revanche".

Je ne sais pas comment je supporterais, moi, une telle ambiance. Mais les Tanéka supportent... Peut-être parce que le conflit entre clans jusqu'à ces extrémités (les traîtres coups venant de l'au-delà) est plus rare que la félicité que représente, pour le village et pour son clan, le décès naturel d'une personne âgée.

En revanche, "à sa mort, [le Vieux] est considéré comme en mission auprès des ancêtres. C'est pourquoi on lui prépare, avant son décès, une fête digne de ce voyage et on le prie, selon des rites, de transmettre et de plaider les doléances et les vœux des vivants auprès des ancêtres."

*

Un autre sujet sur lequel je m'étais insuffisamment exprimé : les types de **trances**. Transe a la même étymologie que "transit", dans le sens de "passage".

On parlera de **possession** lorsque l'entité spirituelle s'empare de l'adepte (le "chevauche"). Manifestation du même ordre lorsque, dans un rituel, toujours sous le contrôle d'un prêtre (*vodunon*), un sujet qui a ressenti une série de troubles est invité à chasser de lui-même un esprit importun – il l'apaisera ensuite en lui offrant des sacrifices. En revanche, on parlera de **chamanisme** lorsque c'est le prêtre (le *chaman*) qui, dans un état second – parfois cataleptique, parfois très confus –, va à la rencontre des esprits, entrouvrant la porte entre les vivants et les morts. Fréquemment, le *chaman*, dans un état de transe, aspire le mal de son patient et l'expulse en le recrachant ²³.

J'ajoute que le chaman réunit, dit-on, les deux principes opposés de chacun des sexes, et que cette unité retrouvée (en parallèle à l'unité cosmique du ciel et de la terre, principes masculin et féminin) lui donne le pouvoir de communiquer avec le monde des Dieux.

Or, si la bisexualité est reconnue comme une dimension du chamanisme, je n'ai pas entendu ou observé grand-chose de probant, qui irait dans ce sens au Bénin. Si ce n'est, dans la mascarade en pays nago, le port d'un bustier féminin par un danseur ou la caricature outrancière d'une démarche féminine – parce que l'entité spirituelle appelée est féminine, sans doute.

Les deux pratiques (possession et chamanisme) se retrouvent à certains carrefours, en particulier chez certains peuples de la cuvette congolaise, possédant une double origine : pygmée et bantu. Alors l'extase du *chaman* est suivie d'une possession.

On trouvera sans doute des formes plus évidentes de chamanisme chez les Bochiman – encore des chasseurs-cueilleurs.

Sinon il n'y a pas à proprement parler de chamanisme en Afrique. Mais des épisodes de possession, oui. Et pour ce qui concerne le Bénin, ils ne manquent pas : on appelle la divinité par des danses et de la musique (un orchestre de tambours, des musiciens qui, eux, n'entreront pas en transe). Les esprits, donc, s'emparent de leurs adeptes (*vodunsi*). Mais il faut le redire, cela est codifié et se passe sous l'œil du *vodunon*. Celui-ci

²³ Faut-il reconsidérer la question, après les travaux de Dominique Sewane sur les "Voyants" Tamberma – ce peuple est très proche, géographiquement et culturellement des Bè-Tammaribè (p. 259). Ouvrez http://transpolair.free.fr/sciences/cea/temoignage_sewane.htm ; africanistes.revues.org/377 ou www.tamberma.org/

contrôlant que les rites sont respectés, et sa divinité, de ce fait, honorée ²⁴.

Un autre point sur lequel je n'étais sans doute pas suffisamment explicite : la transe de possession est identificatoire ; on est la femme, l'épouse de la divinité qui vous possède.

*

Concentrons-nous maintenant sur les religions des Bas et Moyen Bénin. C'est-à-dire à ce qu'il est convenu d'appeler, dans l'aire culturelle adjafon (p. 289), le culte des **vodun**, qui ne diffère pas fondamentalement du culte yoruba des **orisha**, dont il est issu – l'aire culturelle yoruba couvre, au Bénin, le pays nago, soit une grande partie du territoire compris entre le Bas Ouémé et le Nigeria, ainsi que la région de Savè et quelques "poches" du Moyen Bénin, où sont implantés des groupes yorubaphones.

Pour les populations du Nord et leurs religions, moins emblématiques que le *Vodun*, mais non moins élaborées, reportez-vous p. 33, ainsi qu'aux travaux de Dominique Sewane. Albert de Surgy, lui (*De l'universalité d'une forme africaine de sacrifice*, Éd. du CNRS), fait le rapprochement entre pratiques religieuses dans le Nord et le Sud du Togo, et ses conclusions sont vraisemblablement transposables au Bénin.

Les divinités ou expressions **yoruba** sont signalées dans le texte qui suit par le signe (Y). De même, lorsque cela sera nécessaire à la compréhension, j'accolerai le signe (F) aux termes **fon**.

Je voudrais commencer par la réfutation d'un lieu commun, à propos des cultes traditionnels du Sud Bénin : le disciple s'abandonnerait à la volonté du maître – souvent au sein de sociétés fermées ou de couvents. Il en résulterait un attachement personnel de l'adepte au prêtre. Là encore, cette interprétation contient une part de vérité. Mais il ne faut pas croire que le disciple a définitivement annihilé toute volonté. En réalité, et dans la grande majorité des cas, l'adepte n'a d'attachement personnel qu'à la divinité qu'il vénère... Et quand elle ne le lui rend pas, fréquemment il en change ! Ou plutôt il "négocie un changement", selon la formule d'un ethnologue. Le fondement des religions africaines est le CONTRAT.

²⁴ Lire *La musique et la transe*, de Gilbert Rouget, ethnomusicologue. Sauf erreur également auteur de *Bénin, Initiative vodun*, Éditions Sépias, 2001 – un bel ouvrage, avec de nombreuses et spectaculaires photos. La démarche me fait penser à celle de Verger. De même cet auteur a-t-il fait paraître en 1996 deux CD sur la musique de cour.

Lire surtout, de Roger Bastide, *Le rêve, la transe et la folie*.

Autre chose, le **plus important** dans les cultes traditionnels ce ne sont pas les cérémonies et les danses, qui représentent la partie visible, mais les pratiques individuelles de tous les jours – dévotion à la **divinité personnelle**, respect des interdits, culte au *kpoli* (p. 52)... Voir la médecine par les plantes (*zunzen*, pour les Fon) ou la sorcellerie – on mesurera la place que tiennent l’une et l’autre à la multiplicité de petits marchés aux fétiches, notamment du côté de Godomey.

*

Le culte des ancêtres et l’organisation du lignage, qui font l’objet des deux sections suivantes, sont quelque peu différents chez les Yoruba et chez les Adja-Fon, me dit-on. Malgré un fond commun.

Mais il ne serait pas pertinent de compliquer encore les choses. Aussi, sur ces deux sujets, je m’en tiendrai, sauf exception, à ce que l’on observe chez les seuls Adja, Huéda, Fon et leurs apparentés (parmi lesquels les Gun de Porto-Novo), qui sont culturellement très proches, et se sont révélés être d’un accès plus facile que les Yoruba.

Les ancêtres

“Les ancêtres sont les morts qui continuent d’exister dans un autre monde”, écrit Montserrat Palau Martí (v. Bibliographie p. 61).

L’individu est doté de plusieurs âmes (cinq, voire plus chez les Yoruba), dont certaines sont appelées à disparaître, mais dont quelques-unes survivront. Si vous interrogez un prêtre fon, il vous parlera généralement du *yè* (= le double, le souffle, le côté spirituel, immatériel, sacré, de quelqu’un), et il s’en tiendra là, vous jugeant peu apte à comprendre des subtilités dont lui-même n’a pas percé tout le secret.

En pays huéda, on vous dira encore que *Kutomé* est le séjour des morts, où on retrouvera tous ses ancêtres. “Séjour proche des vivants et matérialisé par la nuit.” Toutefois, les peuples de la côte du golfe de Guinée n’ont pas une vision uniforme de l’au-delà.

Les Africains distinguent naturellement les morts des ancêtres. Ce qui n’est pas évident pour un esprit occidental. Cette alchimie exige une formule : “Quand on est devenu un ancêtre, on n’est plus un mort”, me dit-on. Il faudra donc devenir un défunt **célébré**, “ancestralisé”, quitte à ce que s’éloignant dans la nuit des temps, ou bien se révélant inutile, l’ancêtre soit oublié... comme l’ont été nombre de dieux, pour les mêmes raisons.

Les vivants, et en particulier les descendants du disparu, sont appelés à jouer un rôle éminent dans l'ancestralisation du défunt. Par le culte qui lui est dédié, par d'ardents sacrifices ²⁵, la vie lui est rendue meilleure outre-tombe. Ainsi, comme les dieux, les défunts demandent-ils à être nourris.

En vérité, les relations entre mondes visible et invisible participent d'une économie équilibrée, puisqu'en échange des devoirs qui leur sont rendus, les divinités ou les ancêtres répondent par des bienfaits, ou pour le moins vous laissent-ils tranquille. Dons et contre-dons...

Ainsi, la semaine fon comporte un jour consacré aux offrandes faites aux défunts, et ce jour est naturellement celui du marché. Ou encore, en pays huéda, les ancêtres étant supposés participer au repas du soir, on s'imposera de ne pas manquer ce repas-là, essentiel pour ceux de l'au-delà et moment privilégié de communion avec eux ²⁶.

Les autels portatifs (comme l'*asin* des Fon), les autels installés dans les concessions ou les temples, servent au culte que l'on rend aux ancêtres, aux esprits des ancêtres, et pour ce qui concerne les lignages royaux, aux divinités protectrices des ancêtres... Ancêtres parmi lesquels se trouve fréquemment, du moins chez les Fon, le *joto*, l'esprit protecteur d'un individu, qui a présidé à sa naissance.

Collectivités familiales

Le culte des ancêtres, comme celui des *vodun* de la collectivité familiale, du clan, du village ou du quartier, fonde la cohésion du groupe, et ce faisant il répond au besoin d'identification de l'individu.

L'individu qui, dans l'aire culturelle adja-huéda-fon, appartient à une famille ou maison (*xwé*), rattachée à la collectivité familiale (*hennu*), appartenant elle-même à un plus vaste ensemble, le clan (*akota*, ou *ako*).

■ Le ***Hennuvodun*** ou ***Akovodun*** est l'ancêtre fondateur du *hennu* ou de l'*ako*. La collectivité élit à sa tête un *Hennugan* – le *Baba* des Yoruba.

Le *huétanu* ²⁷ est la grande fête annuelle du *Hennuvodun*. Elle se

²⁵ Certains vous diront que les sacrifices aux défunts ont pour objet de les faire vite revenir. Tout est affaire de circonstances...

²⁶ Ce sont là des pratiques quotidiennes, non ostentatoires, qui ne mobilisent ni tambours ni danseurs.

²⁷ De *Hue* = année et *nu* = cérémonie. Plusieurs rites de *huétanu* (nago-mahi, fon, mina, créole).